L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 16 AVRIL 1886. 59me Année

Dufour & Donnet.
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
VENDREDI, 16 AVRIL 1886.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi à la semaine, avec les portours.

ÉDITION DU DIMANCHE.

Un an	$2 00

Renferme deux feuilletons.

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

Renferme deux feuilletons.

☞ Pour les petites annonces de Demandes, Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 2e page.

VENTES DE CE JOUR.

Par Hy Stern & Co. à leur salle d'encan, bottes, souliers et brodequins.

Par E. Curtis—au No 187, rue du Canal—Un lot d'articles de toilette.

Par C. E. Girardey & Co.—au No 116 rue du Bayou—Meubles de maison et effets mobiliers, effets, bijouterie, etc.

Par P. A. Looby, constable—au No 152, rue Lafayette—Un lot de meubles de ménage.

On voit tellement de monde à l'Etoile Rouge qu'on jurerait que toute la ville s'y ebanase. C'est peut être parce qu'on y vend très cher que l'endroit est si populaire.

Le rôle de la Presse dans l'œuvre d'immigration.—La Presse des campagnes louisianaises.

Nous avons souvent entendu de bons Louisianais—nous parlons de ceux, malheureusement en trop petit nombre, qui ne vivent pas au jour le jour, sans rien voir au-delà de leurs petites affaires personnelles, mais qui aiment profondément et efficacement leur pays, qui se soucient de son avenir et sont prêts à travailler à son bien-être, à sa prospérité—se plaindre de ce que l'immigration ne vient pas à nous, à flots pressés, de ce qu'elle affecte de se diriger de tout autre côté et—qui pis est—de ce que, quand elle aborde dans notre port, elle ne daigne pas y rester et court chercher fortune plus loin. Ils font la comparaison entre notre climat, notre sol et ceux des régions si recherchées par l'étranger; ils s'aperçoivent que, sous ce double rapport, nos campagnes valent tout autant, sinon bien plus, que celles de ces contrées, et ils ne se rendent pas compte de l'obstination apparente que mettent les gens de l'Ouest ou les européens à aller planter leurs tentes dans les déserts du Texas ou du Far West, où il y a tout à faire et mille dangers à courir, plutôt que de s'installer au milieu de nous, où ils trouveraient la sécurité, dès le premier jour, et auraient beaucoup moins de peine à se donner.

Il y a là erreur. L'immigrant n'a aucun parti pris, aucune préférence; il va, tout simplement, droit devant lui, au pays qu'on lui a vanté, dont on lui a quelquefois exagéré les avantages. Il y éprouve souvent des déceptions; mais, comme, généralement, il a très peu de capitaux et que les déplacements sont coûteux, il fait contre fortune bon cœur. Où il est venu, il reste. S'il est travailleur, il se tire d'affaire, il améliore sa situation. Il lui est toujours facile de mieux vivre et de s'agrandir dans son nouvel établissement que dans l'ancien, où il végétait dans un état voisin de la misère. Se fût-il déplacé, s'il avait été complètement heureux dans son pays? Ce n'est point par spéculation qu'il est venu en Amérique; il y en a des exemples, mais il sont rares.

Ce qu'un premier immigrant a fait, hier, un second le fait, demain. Il suffit de la création d'une ferme, pour qu'une autre s'établisse à côté. Les nouveaux venus s'aident entr'eux et contribuent mutuellement à améliorer leur situation. Quand un coin de terre commence à se peupler, le mouvement ne s'arrête plus; l'immigration appelle l'immigration; un village est bientôt formé; des familles prolongent la venue de vingt; cent en font arriver mille, et voilà toute une région peuplée.

Qui a fait cela? Une foule de choses qui paraissent différentes et sont, au fond, de même nature. On peut les résumer toutes en un mot: la publicité—la publicité, le plus puissant levier en même temps que le plus merveilleux protée des temps modernes. Elle se fait de mille façons: par les agents spéciaux, par les compagnies de chemins de fer, par l'intervention des gouvernements, par les sociétés d'immigration, par les brochures, par les prospectus, surtout par les journaux et les revues, qui en sont les inépuisables officines.

On ne se doute pas des services que les journaux ont rendus à l'immigration. Ce sont eux, en grande partie, qui l'ont provoquée, qui l'ont développée, et comme c'est l'immigration qui, en définitive, a fait l'Amérique ce qu'elle est aujourd'hui, ils peuvent se vanter d'avoir été les facteurs les plus puissants de sa grandeur, de sa prospérité. On peut leur marchander les quelques deniers qui leur permettent de ne pas mourir de faim, en retour des mille informations qu'ils sement autour d'eux, des mille enseignements qu'ils dispensent; on ne niera pas leur activité féconde et leur rôle important dans l'œuvre civilisatrice américaine.

Un petit exemple qui se rapporte au sujet que nous traitons et qui mérite qu'on le cite. Nous n'allons pas le chercher bien loin; nous le trouvons parmi nous, dans cette Louisiane si délaissée par l'immigration, au Sud-Ouest de l'Etat, au fond des Attakapas. Vers la fin, territoire assez étendu, situé, en partie, dans la paroisse St-Landry, en partie dans celle de Calcasieu, qui fait des prodiges et se peuple rapidement. Nous ne parlons pas de Vermilion, qui marche moins vite, et de Cameron qui n'est pas encore entré dans le mouvement. Calcasieu attend le signal de M. Watkins, qui est en train de se rendre célèbre par ses desséchements et ses assainissements de près d'un million et demi d'acres, mais quand la paroisse commencera à se mouvoir, elle ira au pas de course.

Sait-on quel a été le principal instrument du peuplement de cette belle région, jadis si dédaignée, à cette heure si convoitée? Les modestes journaux de cinq à six localités. Il faut parcourir, comme nous, toutes les semaines, ces petites feuilles hebdomadaires, pour se rendre compte du mal qu'elles se donnent, afin de faire connaître les ressources du sol de leurs paroisses. Il n'y a pas un de leurs numéros qui ne renferme, soit un article de fond, soit de nombreux paragraphes consacrés à l'éloge du pays. Elles ne laissent jamais échapper une occasion de vanter la fécondité de ses terres arables, la richesse de ses forêts, ses trésors cachés dans les entrailles de son sol. Ceux qui les lisent savent, à point nommé, combien de sortes de céréales, combien de sortes de plantes fourragères y viennent ou peuvent y venir; combien de livres de sucre, combien de balles de coton, combien de barils de mélasse, combien de boisseaux de maïs, combien de sacs de riz on y fait par acre; quelle a été le rendement de la récolte de l'année qui vient de finir, quelle sera la valeur de la récolte qu'on vient de semer ou qui est sur pied; quels ont été les progrès de 1884 sur 1883, de 1885 sur 1884, de 1886 sur 1885. Elles vous annoncent l'arrivée des nouveaux immigrants, d'où ils viennent, ce qu'ils comptent faire, où ils vont s'établir; elles vous tiennent au courant des nouvelles entreprises qui se fondent, des maisons qui se construisent, des arrivages et des expéditions de bois que transforment les scieries, des marchés où se placent les produits de leurs cultures et de leurs industries. On n'y trouve pas une brique, on n'y clone pas deux planches, on n'y creuse pas un nouveau sillon, on n'y établit pas le moindre petit trottoir dans les rues, on n'y plante pas un arbre fruitier, un champ de pommes de terre, un carré de choux, que vous n'en soyez avertis. Elles recommencent la même besogne, toutes les semaines, sans jamais se lasser; car il survient toujours quelque chose de nouveau; par conséquent, il y a toujours quelque nouvelle à donner. Tout cela se lit, se commente, se redit, se propage, se fait connaître au dehors. L'immigrant lui-même, qui désire donner de ses nouvelles au pays et qui a, généralement, la plume paresseuse—ce dont nous ne le blâmons pas, il se noircit assez de papier comme cela—n'a plus besoin d'écrire; il envoie, tout bonnement, le journal, où il lui arrive parfois d'être mentionné.

C'est ainsi que se peupla cette région, qui ne vaut peut-être pas beaucoup plus que bien d'autres, mais qui a le talent de faire parler d'elle, au loin, de mille façons différentes, dont la première et la plus efficace est le journal de la localité.

Pourquoi ceux des autres paroisses ne suivraient-ils pas plus souvent cet excellent exemple? Nos campagnes y trouveraient d'énormes avantages; elles attireraient ainsi sur elles les attentions de tous les étrangers qui viendraient, en foule, les parcourir, ne fût-ce que par curiosité, et, comme elles n'ont qu'à gagner à être connues, elles verraient se diriger de leur côté un courant d'immigration qui, une fois établi, ne ferait que grossir constamment.

Qu'on nous permette de citer encore un exemple, que nous choisissons, à cause de son étrangeté. Voyez la paroisse St-Tammany: elle est voisine de la grande ville; c'est la mieux fréquentée de toutes celles de l'Etat; elle a des rendez-vous de plaisir, des villes d'eau. Du mois d'avril au mois de novembre, il y a un va-et-vient continuel entre Mandeville, Lewisburg, Madisonville, Covington et la Nouvelle-Orléans; elle est célèbre par son vaste lac, ses ravissants cours d'eau, ses magnifiques forêts. Pas une région de la Louisiane n'est plus propre à l'élevage. Pourquoi, en dehors des centres dont nous venons de parler, y a-t-il le désert? Pourquoi est-ce une paroisse comparativement pauvre, quand, peut-être, il y a là des fortunes à faire? La raison en est bien simple. Personne—à l'exception de l'éditeur du *Farmer*, de Covington, M. W. G. Kespez,—ne s'en est occupé; personne ne songe à en faire valoir les avantages, les richesses. C'était ainsi il y a trente ans, il faut que cela reste ainsi. On dirait qu'elle n'est bonne qu'à satisfaire les fantaisies de trois ou quatre poètes, amateurs de la nature sauvage et des vastes pinières. Ce n'est pas ainsi que l'on fait les affaires d'une région et qu'on arrive à la peupler.

Qui ne sait que la Presse de la Nouvelle-Orléans, se plaît à reproduire les nouvelles intéressantes qui lui arrivent des quatre coins de l'Etat, surtout quand elles concernent l'agriculture, l'industrie, le commerce, et signalent un progrès dans quelqu'une de ces trois branches de l'activité économique du pays?

Quant à l'ABEILLE, elle se fait un devoir impérieux de remplir cette tâche, avec tout le soin et le zèle dont elle est capable; elle y met en quelque sorte, de la passion, et ce qu'elle a fait jusqu'ici, elle continuera à le faire. Elle a la conscience d'être utile, non seulement aux paroisses rurales mais aussi et principalement à la Nlle-Orléans. Elle n'oublie pas que la Louisiane est un Etat essentiellement agricole, et que, dans une contrée constituée comme la nôtre, on peut dire hardiment: *telles campagnes, telle ville.*

Lecteurs, attention!

Les meubles et effets mobiliers appartenant à la succession de feu Joseph Leblanc seront vendus à l'encan aujourd'hui, à 11 heures du matin, à la dernière demeure, No. 166 Chemin du Bayou, entre Remparts et St-Claude, par C. E. Girardey & Co., encanteurs.

Steamer Normandie.—Le magnifique steamer de la compagnie générale transatlantique *Normandie*, parti de New-York le 7 avril, à 7 heures du matin, est arrivé hier matin au Havre. Il a donc fait la traversée en huit jours.

—Quelle joie!

—Est ma chère, je viens de gagner deux piastres.

—A la loterie?

—Non, à l'Etoile Rouge—économie sur les souliers d'une partie de ma famille.

Le *Journal du Havre*:

On annonce l'apparition d'un nouveau système de télégraphie rapide, qui, paraît-il, donne des résultats remarquables. L'auteur est M. J. Cassagnes: il a donné à son appareil le nom de *sténo-télégraphe*.

Cette nouvelle invention ne peut intéresse pas seulement à titre général, elle nous touche aussi en ce sens que les expériences autorisées par le ministère des postes et télégraphes ont eu lieu dans notre région. Le circuit sur lequel a été expérimenté, pour la première fois, le sténo-télégraphe, passait par Paris, Orléans, Tours, Rogen, le Havre, Dijon et revenait à Paris.

Comme l'indique son nom, le sténo-télégraphe consiste en une combinaison de la télégraphie ordinaire avec un système de sténographie mécanique. Personne n'ignore que la sténographie ordinaire est une écriture phonétique, dont l'avantage sur l'écriture ordinaire consiste essentiellement à remplacer la syllabe orthographique qui représente un son par un simple signe représentant également celui-ci. Il est donc facile de concevoir que la transmission télégraphique de mots sténographiés, quelle que soit la langue parlée, permet d'atteindre une vitesse de transmission inconnue jusqu'ici.

Avec un appareil convenable, on arrive à transmettre 15,000 mots à l'heure, et l'auteur prend ses dispositions pour transmettre, dans le même délai, jusqu'à 24,000 mots sur les plus longues lignes françaises. Ce système paraît appelé à prévenir l'encombrement inévitable sur les grandes lignes, et, naturellement, son adoption permettrait d'abaisser les tarifs de transmission. L'orthographe, il est vrai, est supprimée, mais c'est affaire aux traducteurs de la rétablir, et le prix réduit de transmission permet d'être moins économe de mots pour l'expédition d'une dépêche importante.

On sait que, sous le nom de Fondation Rothschild, il existe rue Picpus, Paris, un ensemble d'établissement charitables des plus considérables dont l'origine remonte à 1852, et qui comprend, à l'heure actuelle, un orphelinat, un hôpital, un asile pour les incurables, et enfin un dispensaire ouvert à tous les malades du quartier, sans distinction de culte. Le *Temps* du 29 mars nous apprend que dans sa dernière assemblée générale, le conseil d'Etat a reconnu comme établissement d'utilité publique cette œuvre intéressante à tant de titres.

C'est là une des premières conséquences de la jurisprudence nouvelle, que nous avons à connaître dans un de nos derniers numéros. Jusqu'aujourd'hui, en effet, la Fondation Rothschild était une dépendance directe du Consistoire israélite de Paris, qui la représentait dans tous les actes de la vie civile. Ce mode de procéder devenait désormais impossibles, et c'est justement en prévision du changement de jurisprudence que nous avons indiqué que les administrateurs de l'œuvre Rothschild se sont décidés à solliciter la reconnaissance comme personne civile.

M. Nadault de Buffon a demandé, tout récemment, une audience à M. Sarrien, ministre de l'intérieur de France, pour lui soumettre un projet, conçu par lui, dans l'intérêt des classes laborieuses et des ouvriers malheureux.

Il s'agirait de construire, autour de Paris, non en bloc, mais par groupes indépendants, pour 40 millions de logements à bon marché, destinés aux ouvriers.

Les travaux à exécuter occuperaient un grand nombre de travailleurs. Les dépenses seraient couvertes par une loterie à 50 cent. le billet.

Déjà M. de Freycinet a promis son concours à M. de Buffon pour l'exécution de ce projet.

Les logements se composeraient de deux chambres et d'une cuisine avec gaz, pour un loyer annuel de 200 fr. La réunion de plusieurs logements formerait de véritables cottages, fort simples et fort coquets tout à la fois, absolument différents de ces immenses cités ouvrières, si nues, si tristes et si froides.

Le gouvernement français vient d'envoyer aux chantiers de la Seyne un ordre pour la construction de seize torpilleurs qui revieudront chacun, à l'Etat, au prix de 175,000 fr. Leur vitesse devra être de vingt nœuds à l'heure.

En même temps, un autre ordre a été envoyé au Havre pour commencer la construction des dix torpilleurs déjà commandés et qui doivent revenir au prix de 173,500 chacun.

LOUISIANE.

Le *Courrier*, Houma, paroisse Terrebonne, du 10 avril:

Nous avons eu plusieurs gelées blanches, cette semaine.

—Grâce à la courtoisie du marshal Grinage, nous avons pu examiner les diverses améliorations qui se font dans notre localité, sous sa direction.

On répare les anciens trottoirs, on en construit de nouveaux; on établit un excellent drainage dans les rues de derrière; on peut passer facilement dans certains endroits qui étaient impraticables.

Les trottoirs des rues Grinage et Lafayette s'étendent jusqu'aux limites de la corporation; on creuse des fossés dans les endroits humides. Nous avons pu constater, en même temps, que la population de New Town augmente rapidement.

Le *Weekly Observer*, Pointe-à-la-Hache, paroisse Plaquemine, du 10 avril:

Le fleuve baisse et met nos planteurs de riz en belle humeur. Les oranges commencent à bourgeonner. Tout le monde est plein d'espoir et la perspective est encourageante.

—Si la population de la paroisse de Plaquemine comprend un peu ses intérêts, elle accueillera avec joie la nouvelle de la construction prochaine d'une école supérieure. Nous allons avoir également un chemin de fer. Nous progressons, on le voit.

—Nous avons eu, lundi et mardi, des nuits froides qui ont fait beaucoup de mal à nos jardins. Nos plants de concombre sont morts, et il ne faut pas compter sur les pois, cette année.

—Les orangers prennent, tous les jours, une meilleure apparence; beaucoup d'entr'eux, cependant; sont morts. La perte sera grande, car nous avons de vastes orangeries.

—M. John Dymond, vice-président de la Bourse au coton, était, cette semaine, à Pointe-à-la-Hâche, de retour de son voyage à Washington, où il était allé défendre les intérêts des cultivateurs de cannes et de riz.

Le *Review*, Marksville, paroisse Avoyelles, du 10 avril:

Pas un vote de notre "ward" n'a été contraire à la taxe spéciale de 3 "mills" pour la construction des ponts. Plusieurs districts ont voté contre. Malheureusement, le président du jury de police avait oublié de lancer la proclamation qui ordonnait ce vote spécial; par conséquent il ne sera pas complété.

—On nous a montré une lettre de M. H. B. Richardson, commissaire en chef de l'Etat. Elle est adressée à plusieurs notables de la paroisse et a trait à la construction des levées de la Rivière Rouge. M. Richardson y annonce qu'il a l'intention de parcourir notre paroisse, dans quelques semaines, en vue d'examiner les endroits où la levée demandée doit être placée.

Nous espérons qu'il fera tout son possible pour en doter les Avoyelles, qui en ont si grand besoin. Les planteurs en retireront un immense bénéfice.

—*Décédé*, sur le Bayou des Glaises, à l'âge de 23 ans, Alphonse Edgard Mayeux. Il avait épousé Mlle Louise Norma Gremillon. Il laisse une jeune veuve désolée et deux petites filles en bas âge.

Le *Democrat*, Donaldsonville, paroisse Ascension, du 10 avril:

Voici le résultat officiel de l'élection de mardi dernier:

Général Brent	1451
Sullivan	799
Total des votes	2250
Majorité en faveur du Gen. Brent	652

—La rivière Ohio a gonflé prodigieusement par suite des pluies récentes. Comme elle a jeté toutes ses eaux dans le Mississippi, le fleuve a, naturellement, grossi, de son côté.

De Cairo à Helena, il est déjà plus haut qu'il ne l'a été toute l'année dernière. Il existe des craintes d'inondations parmi les planteurs de notre localité, lesquels ont ajourné leurs semailles.

Seule, la crue de l'Ohio ne peut être menaçante pour nous: elle a un effet certain, mais elle n'est pas une menace pour nos levées. Si les autres tributaires ne viennent pas, à leur tour, faire monter l'artère principale, nous n'avons rien à redouter, mais nous n'avons aucune garantie à ce sujet. Certaines causes inconnues peuvent faire gonfler le Missouri, l'Arkansas, la Rivière Rouge; alors il y aurait péril, mais rien ne l'indique encore.

Cependant, il y a eu, de ci-de là, des hausses soudaines et sans précédents. Nos planteurs feront donc bien de veiller, sur leurs levées et de se préparer aux éventualités. Il est plus facile, il coûte moins cher de prévenir une inondation, que de lutter contre elle ou d'en réparer les désastres. Quand même les travaux ne seraient pas d'une nécessité immédiate, on ne perd jamais à consolider les levées, on y gagne toujours.

Nous aurons, douze mois devant nous, et les travaux que nous exécuterons maintenant n'en seront que plus solides pour l'année prochaine.

En tout cas, la prudence est la mère de la sûreté, et rien ne nous assure que nous ne courrons pas de danger d'ici à quelques semaines.

—Marié, à l'Eglise de la Nativité, paroisse Ascension, M. Samuel Berteau, d'Ascension, à Mme J. B. Rhodes, de Baton Rouge.

L'*Entreprise*, Nouvelle Ibérie, paroisse Ibérie, du 10 avril:

En dépit du toutes les précautions prises pour éviter les effets des froids intenses des 5, 6, 7 et 8 janvier 1886, précautions qui eussent suffi pour sauvegarder les orangers, d'après tous les précédents, depuis plus de 50 ans—presque tous ceux de l'Ile de M. Jos. Jefferson ont été atteints mortellement. Il n'en survivra pas 100 sur 800 ou 900 qui composent sa vaste orangerie. C'est un fait déplorable. L'orange de la Louisiane a toujours été considérée comme un fruit de choix sur notre continent américain; elle va devenir rare pendant plusieurs années, même dans les circonstances les plus favorables. Il se passera peut-être trois ans avant que l'orangerie de M. J. Jefferson puisse apporter de nouveau.

—M. James A. Lee, de la Nouvelle Ibérie, est propriétaire de certaines lots de terre et de petites propriétés; il est aussi agent pour leur vente. Les propriétés sont situées sur la limite inférieure de la ville et elles offrent une excellente occasion à ceux qui voudraient établir dans nos environs. M. Lee a des lots avec bâtisses, de 65 à 110 acres; d'autres, de 10 acres, convenables pour ceux qui voudraient avoir un jardin, élever quelques bestiaux, d'autres encore, de 40 acres, pour les personnes qui voudraient faire le métier de maraîchers. Il a construit des cottages sur quelques lots de 10 acres, pour ceux qui voudraient acquérir une propriété déjà couverte de bâtisses. Il y aura ainsi de quoi choisir et satisfaire tous les goûts, toutes les bourses. Les terrains sont élevés, très faciles à drainer; ils sont situés sur la rive ouest du Tèche, par conséquent, à l'abri des inondations et près de la voie du chemin de fer. Si l'on ni les moyens de communication ne manquent, et le propriétaire actuel offre de grandes facilités pour le paiement. Il n'y a peut-être pas dans tout le Sud une région qui offre plus d'avantages. Nous avons ici des scieries qui fournissent le bois de charpente et les bois d'ornementation intérieure à très bas prix; on s'y procure la brique à meilleur marché que partout ailleurs, en Louisiane. Nous avons une fabrique de portes, fenêtres, volets et bardeaux; trois fabriques de citernes, dont une à la vapeur; une foule d'ouvriers en tous genres, maçons, charpentiers, serruriers, ferblantiers, mécaniciens. Dans peu de temps, les terrains de M. Lee, qui sont à bas prix aujourd'hui, vaudront cinq et dix fois davantage. C'est une nouvelle localité qui s'établit près de la porte et doublera l'importance de notre ville. Voilà, assurément, une belle occasion pour l'immigrant qui a quelques petits capitaux.

L'*Item*, Jeanerette, paroisse Ibérie, du 10 avril:

M. Gaston Druilhat est en train de se construire une superbe résidence dans le centre de notre localité.

—Le 7 avril, a été organisée une Association agricole et industrielle des Attakapas, dans notre localité. Le capital est de $20,000; le but est de travailler à la prospérité de la Vallée des Attakapas; les membres et actionnaires sont les meilleurs planteurs et les plus habiles hommes d'affaires de toute notre région. Les paroisses Ste. Marie, Lafayette, St. Landry et Ibérie sont représentées dans le bureau d'administration. On va choisir le terrain où s'élèveront les batisses pour les Expositions.

—Jeanerette peut se vanter de posséder les meilleurs artisans du Sud; en voici la preuve. M. M. A. Moresi, jeune, vient d'être envoyé par la compagnie de machines à faire la glace, à Texarcana, Arkansas, afin d'y ériger une fabrique de glace, suivant le système breveté Decoquet.

C'est la troisième manufacture de ce genre que M. Moresi est chargé de construire. La compagnie en question est une des plus importantes des Etats-Unis et elle a pleine confiance dans l'habileté de notre concitoyen.

Le *Capitolian Advocate*, Baton Rouge, paroisse East Baton Rouge, du 13 avril:

L'activité reprend dans l'industrie du bâtiment; on construit, en ce moment, un grand nombre de maisons—preuve qu'il y a de la vie dans notre cité.

—Marié, en cette ville, M. D. J. Harris, de Galveston, Texas, à Mlle Sallie R. Booth, de notre paroisse.

C'est la semaine prochaine que les enfants auront beau jeu—L'Etoile Rouge fait une distribution d'œufs de Pâques, à partir de lundi et cela durera jusqu'au dimanche de Pâques.

Lettres de Paris.

(Du correspondant particulier de l'ABEILLE.)

Paris, 31 mars 1886.

LA JACQUERIE RURALE.

Je n'ai point à vous refaire, après les désolants télégrammes du câble, le récit lamentable des horreurs dont la riche et industrielle province du Hainaut vient d'être témoin. Vous avez tous pu concevoir une idée suffisante et complète de la vitalité industrielle de ce sympathique petit peuple belge, par l'inspection de la galerie de Belgique, lors de l'Exposition Universelle de la Nouvelle-Orléans. Vous vous rappelez la belle usine métallurgique Cockerill, de Seraing; les splendides verreries de la région de Mons, et bien d'autres merveilles. Aujourd'hui la torche et les fûts de pétrole ont passé par là.

A l'occasion de quelques manifestations commémoratives du 18 mars parisien, l'agitation commencée à Liége s'est étendue, soudain, à tout le Borinage, c'est à dire aux bassins houillers de Mons et de Charleroi. Diverses grèves latentes ont pris un caractère factieux. Des scènes de pillage, d'abord non réprimées, ont mis en goût les émeutiers, à la tête desquels on a signalé plus d'un agent étranger. Et vous connaissez le reste. Les châteaux et les usines brûlés, les millions envolés en fumée, la misère et la désolation établies pour longtemps là, où pendant quelques jours le vandalisme et le carnage ont régné en maîtres.

Vous savez que comme moteurs de ces mouvements insurrectionnels, on a constaté la présence de plusieurs agitateurs cosmopolites et, notamment, de nombreux socialistes allemands. Et ces représentants de l'*Internationale* avaient, sur plus d'un point, le caractère d'agents provocateurs. *Le fait est net, proclame* dit un axiome de droit criminel. Et en effet, à la suite d'un écho retentissant du Reichstag allemand, on tira pas tarde à distinguer le "bout de l'oreille du monstre." C'est le chancelier de fer, M. de Bismarck lui-même, qui s'est risqué à le dévoiler.

LE GÉNÉRAL BOULANGER ET M. DE BISMARCK.

Lors de l'interpellation de M. Camélinat sur les grèves de Decazeville, le ministre de la guerre était venu déclarer, à la tribune du Palais Bourbon, que la présence des troupes sur le théâtre de la grève n'avait pas caractère de provocation et "que les soldats — ouvriers de demain — et les ouvriers — soldats d'hier — fraterniseraient volontiers ensemble et partageraient la même ration."

M. de Bismarck, profitant habilement de l'émotion causée aux intérêts conservateur en Europe par les troubles socialistes de Belgique, n'a pas manqué de relever et de souligner ce propos. Et depuis plusieurs jours, ce passage du discours du chancelier fournit un thème d'examen et de dissertation à toute la Presse:

Il existe aujourd'hui, a t-il dit, un mouvement socialiste très développé dans plusieurs pays, — il aurait pu ajouter: *en Allemagne même*, — appelé, comme les autres, à la suite de l'agitation, ou les armées françaises se mettent le champ-clos d'une idée politique dont on a dit, à tort, qu'elle a fait faillite. Il est certain, pourtant que les idées apportées à l'ombre du drapeau tricolore de 1792 furent le cri initial et le point de départ des révolutions de France.

Qui veut-dit que si nous devions avoir de nouveau la guerre avec ce pays, les drapeaux de Fantassin ne seraient pas les drapeaux conquérants haut l'idée socialiste! Aujourd'hui la France française est en face du mouvement ouvrier et l'ennemie ne sait